

L
I
O
N
E
L

N
O
Ë
L

OPÉRATION ISKRA



ALIRE
Extrait de la publication

À PROPOS D'OPÉRATION ISKRA...

« ... UN SUSPENSE COMPLEXE ET FASCINANT
[...] UN ROMAN QUI OFFRE
UNE PART ÉGALE DE PLAISIR
À L'AMATEUR DE FICTION HISTORIQUE ET
AU FERVENT LECTEUR DE ROMANS POLICIERS. »

LE SOLEIL

« LA RÉALITÉ HISTORIQUE, PARFAITEMENT
RENDUE, RICHE EN DÉTAILS AUTHENTIQUES,
ET LA FICTION SE MARIENT À MERVEILLE.

LE SUSPENSE EST CONSTANT, JUSQU'AU
DÉNOUEMENT ORIGINAL QUI ÉVITE
TOUT CLICHÉ HOLLYWOODIEN. »

LA PRESSE

« [OPÉRATION ISKRA] PROCURERA FRISONS ET
PLAISIRS TANT AUX AMATEURS DE FICTIONS
HISTORIQUES QU'AUX FANATIQUES DE
THRILLERS BIEN FICELÉS. »

ALIBIS

« LES AMATEURS DE ROMANS D'ESPIONNAGE
À SAVEUR HISTORIQUE, DANS LA VEINE DE
CEUX DU BRITANNIQUE KEN FOLLET,
SE RÉGALERONT DE L'INTRIGUE COMPLEXE
ET REMPLIE D'ACTION TISSÉE
PAR LIONEL NOËL. »

VOIR – MONTRÉAL

« L'UNE DES FORCES D'*OPÉRATION ISKRA*,
C'EST QU'ON FINIT PAR NE PLUS SAVOIR
OÙ S'ARRÊTE LA RÉALITÉ ET
OÙ COMMENCE LA FICTION. »

LE LIBRAIRE

« AVEC *OPÉRATION ISKRA*, LIONEL NOËL A
RELEVÉ DE BELLE FAÇON LE DÉFI DE MENER
UNE INTRIGUE PLEINEMENT PLAUSIBLE
DONT ON CONNAÎT LE DÉNOUEMENT. »

LE DROIT

« L'AUTEUR TRANSMET BEAUCOUP
D'INFORMATION HISTORIQUE À TRAVERS
CE PALPITANT RÉCIT, CONSTRUIT UN PEU
À LA MANIÈRE DES ROMANS
DE JEAN-JACQUES PELLETIER. »

AMAZON.CA

« UNE AVENTURE STUPÉFIANTE. »

LE PLACOTEUX

« UN EXCELLENT ROMAN D'ESPIONNAGE. »

LE CLAP

« UN THRILLER PALPITANT »

LE JOURNAL DE QUÉBEC

OPÉRATION *ISKRA*

DU MÊME AUTEUR

Louna. Roman.

Montréal : Beaumont, 1999. (épuisé)

OPÉRATION *ISKRA*

LIONEL NOËL



Illustration de couverture : BERNARD DUCHESNE

Photographie : LIONEL NOËL

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4

Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91

Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commande France Métropolitaine

Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28

Service commandes Export-DOM-TOM

Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet : www.interforum.fr

Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68

Internet : www.interforumsuisse.ch

Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes :

Tél. : 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66

Internet : www.olf.ch

Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique

Tél. : 32 (0) 10 42 03 20

Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24

Internet : www.interforum.be

Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal : 4^e trimestre 2004

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© 2004 ÉDITIONS ALIRE INC. & LIONEL NOËL

10 9 8 7 6 5^e MILLE

Extrait de la publication

Ce roman est le fruit d'une longue recherche. Je le dédicace à Hervé Blondon, Valérie Mathon, Marie-Chantale Gariépy, Chantal Rainville et monsieur Jean Pettigrew et son équipe des éditions Alire.

Pour les besoins de l'intrigue, je me suis parfois libéré des contraintes de la grande Histoire. Certains noms, lieux et dates interpellent probablement la rigueur des spécialistes. J'assume totalement leurs critiques éventuelles.

L'astérisque à la suite de certains mots renvoie au lexique qui débute à la page 369.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	1
22 janvier	5
6 février	11
8 février	19
9 février	23
10 mars	27
11 mars	33
12 mars	37
15 mars	47
17 mars	53
7 juin	59
20 juin	75
7 juillet	79
8 juillet	85
10 juillet	107
15 juillet	115
16 juillet	119
20 juillet	127
21 juillet	155
27 juillet	163
1 ^{er} août	167
3 août	171
4 août	177
5 août	191
8 août	195
10 août	203
11 août	217
12 août	229
16 août	239

17 août	247
18 août	259
19 août	281
20 août	293
21 août	303
22 août	333
23 août	343
13 septembre	355
15 septembre	363
Épilogue	367
Lexique	369

PROLOGUE

L'année 1943 marqua le virage décisif de la Seconde Guerre mondiale. Le III^e Reich s'étendait de l'Atlantique à la Volga, des fjords de Norvège jusqu'en Asie et jusqu'aux déserts égyptiens. L'Empire japonais semblait invincible. Mais après la bataille de Midway dans le Pacifique, après El-Alamein en Égypte et le débarquement américain en Afrique du Nord, la fortune changea de camp. À Stalingrad, les Soviétiques, qui s'étaient défendus avec l'énergie du désespoir, encerclaient et anéantissaient les Allemands. Les Alliés pensèrent à la victoire, bien qu'elle fût encore lointaine. La conférence de Casablanca fut un des premiers échelons dans les décisions stratégiques qui modifièrent le conflit. Les Alliés y définirent les objectifs en Europe et dans le Pacifique, mais aussi le statut de la France dans les opérations futures. Bien qu'il préférât une attaque en Italie ou en Sicile, Churchill promit à Roosevelt d'appuyer un débarquement en France, une invasion encore toute théorique de la Normandie, de concert avec celle de la Provence. Les Alliés intensifièrent les bombardements sur l'industrie et les villes allemandes. Ils décidèrent aussi que la reddition des forces de l'axe – le Japon, l'Allemagne et l'Italie – serait inconditionnelle. D'autres sommets suivirent celui de Casablanca; leurs secrets dorment toujours dans les catacombes de l'espionnage.

1943

22 JANVIER

CASABLANCA, CONFÉRENCE DES ALLIÉS, 15 HEURES

Le vent sec du désert piquait la gorge. Un voile était le meilleur rempart contre le sable qui s'introduisait partout. Frappé de la croix de Lorraine, un drapeau bleu, blanc, rouge confirmait la présence de la France libre, tandis que l'appel à la prière du muezzin rappelait le poids de l'Islam.

Dans la chaleur de Casablanca, un commando allemand attendait le coup de force destiné à changer le cours de la guerre. Depuis l'aube, Walter Olbricht poireautait près de l'ambassade américaine, où se tenait le sommet anglo-américain. En ajustant sa cravate d'un geste raffiné, le SS se posa la question : qui, de Roosevelt ou de Churchill, serait abattu le premier ? Lieutenant des forces spéciales SS depuis 1941, Olbricht ne recevait ses ordres que de son supérieur, Otto Skorzeny ; celui-ci obéissait directement à Hitler. Muté dans le sinistre ordre noir au début de l'invasion de l'URSS, Olbricht était issu du régiment parachutiste du général Student. En mai 1940, il s'était illustré à l'une des premières opérations aéroportées de la guerre : la prise de la forteresse belge d'Eben Emael, le plus gros ouvrage fortifié et retranché du

monde. Ce Prussien, accouché de la vieille caste militaire, ignorait les concepts de bien et de mal parce que son existence suivait les turpitudes de l'histoire. Patriotisme rimait avec devoir.

Officiellement nazi, comme beaucoup d'Allemands, Olbricht était surtout et avant tout un soldat et le chef de mission le plus compétent pour tuer Churchill et Roosevelt. Skorzeny l'avait choisi pour cette qualité. À Vinnitsa, dans un camp d'entraînement secret en Ukraine, près du quartier général installé par les Allemands pendant leur avance en Union soviétique, Skorzeny avait sélectionné son unité après d'impitoyables tests physiques et psychologiques. Skorzeny avait étudié toutes les possibilités d'attentats : le poison, l'explosif et même le gaz.

Débarqués par des sous-marins en divers coins du Maroc, les quinze hommes avaient traversé un pays désorganisé, occupé par les troupes américaines et par celles de la France libre. Carte de presse et passeport d'un pays neutre en poche, Olbricht avait profité de la paix des paysages désertiques entre Ceuta et Casablanca dans un train de première classe. Les services de sécurité alliés les avaient « filtrés » dès leur arrivée en ville, tout était en règle. En apparence, ce groupe de paisibles journalistes suisses et suédois n'avait rien d'agressif. Maintenant, ils encerclaient leur objectif.

« Avec cet invité de dernière minute aux débats, Charles de Gaulle, un inconnu, l'attentat n'en sera que plus déterminant pour la suite du conflit », pensa Olbricht, rongé par l'attente.

La nervosité le tenaillait toujours avant de passer à l'action. En clair, il fallait que ça roule ! Depuis le début officiel des palabres, ils assistaient aux réunions de presse et accompagnaient partout leurs collègues reporters qui, pour éviter de sombrer dans la torpeur

d'un travail routinier, tuaient le temps dans de longs apéritifs détonants. C'était une véritable beuverie.



Planqué sous une arcade à quelques mètres d'Olbricht, Oleg Bagorovski, à moitié beurré, maudissait Casablanca: « L'URSS, quoi qu'en pensent les déviationnistes, offre une vodka d'une pureté révolutionnaire, moins chère que les produits de première nécessité; ici l'alcool de contrebande est un luxe inabordable et il fait trop chaud. »

Le soleil accablait l'agent soviétique du NKVD* et les coups de soleil rougissaient son visage de type caucasien. Bagorovski avait filé les tueurs dès leur arrivée à Casablanca. C'était facile quand on possédait des photos de Moscou. La base de Skorzeny, à Vinnitsa, était infiltrée par le NKVD. Bagorovski ricana et lança tout haut:

— Espérons que les envahisseurs fascistes ne découvrent jamais la raison de leur échec.

Un œil sur Olbricht, Bagorovski, la peau bouffie et couperosée par la vodka et par l'infecte bière de l'armée américaine, contenait ses envies primaires. L'une, meurtrière: en terminer le plus vite possible avec ces nazis. L'autre, obscène: rentrer à Moscou où l'attendait le superbe postérieur de Nadia Ivanovna, une de ses nombreuses maîtresses. Être officier au NKVD était un privilège, bien que, souvent, l'élimination physique des éléments subversifs le contraignît à des actes regrettables. Bagorovski, tout comme ses camarades de la police politique, était un assassin légal, le gardien de la norme soviétique. Beria, le chef du NKVD, avait remarqué son habileté naturelle au meurtre durant les purges de l'armée en 1937 et donc, il avait gravi les échelons.

Le travail était simple et le NKVD fournissait les armes, les gants, le tablier en cuir et le chapeau, pour ne pas souiller les uniformes de cervelle et de sang. À Moscou, invariablement, l'horaire était le même : Bagorovski arrivait à son bureau à vingt-trois heures et finissait à trois heures du matin. Entre-temps, sa berline noire arpentait les rues vides. Il arrêtait les gens sur sa liste et si les lettres MSP – Mesure suprême de punition – figuraient dans la marge, il les conduisait à la prison de Boutyrka ou dans un endroit isolé pour leur loger une balle dans la nuque – « huit grammes », disaient les agents, le poids d'une balle de pistolet TT. Comme Bagorovski était fiable, Beria l'envoyait maintenant à l'étranger. Sa défection eût signifié la mort de ses proches ayant survécu à la terreur stalinienne.

Avec en mémoire l'adresse des hôtels des journalistes, Bagorovski consulta un plan de la ville en massant son estomac ulcéré par les épices de la cuisine marocaine. Entre sa peau nue et le tissu de sa chemise, il frotta le manche d'un poignard berbère. Son tranchant, coupant comme un rasoir, le rassura.



Dopé par le thé à la menthe ingurgité à longueur de journée, Walter Olbricht suait abondamment. La peur lui donnait des envies de pisser. Dans la cohue autour de la tribune de presse, où dans quelques minutes se déroulerait la séance historique de photos, son équipe tanguait avec la bousculade. Ses tueurs étaient prêts. Des armes à tir rapide dissimulées dans leurs caméras, balles empoisonnées en prime, auguraient un carnage. Le groupe d'appui couvrait leur retraite dans les passages tout autour.

Les minutes d'attente s'égrenaient lentement, une torture pour les nerfs d'Olbricht. Il aperçut enfin le

porte-parole de la conférence, un officier britannique en pantalon à carreaux et béret des *Black watch* qui marchait avec une canne. Olbricht fit le signal convenu. Doigt sur la détente, ses hommes attendirent celui de la mise à feu. Le major écossais, ridé comme un fruit sec, déclara, bref et le ton coincé :

— Messieurs, le premier ministre Churchill est indisposé ! Désolé !

Des questions fusèrent de toutes parts ; elles restèrent sans réponses.

« L'impondérable, toujours lui. Opération reportée », analysa le Prussien, maussade comme une pluie du nord.

Dans le brouhaha, ses équipiers refluèrent en bon ordre. Dans le plan initial, il était convenu qu'en cas de « décrochage », tous rentraient à l'hôtel pour y recevoir d'autres directives. Seul, Olbricht s'éloigna et remonta un dédale de rues aux effluves parfumés de coriandre séchée, de safran et de piments forts. Un instant, il eut le sentiment de se perdre dans ce labyrinthe de sombres arcades aux vapeurs de tajines, de boutiques et de visages aux yeux noirs. Le haut du minaret, comme un point de repère, lui indiqua le marché, un souk bordélique qu'il devait traverser pour retrouver son auberge. Ses esprits retournèrent alors aux paroles de son instructeur prussien, un crétin congénital :

« L'espionnage est un métier de seigneur, *Herr* Olbricht. »

Avec la migraine de sa vie, Olbricht n'affrontait pas ici un ennemi dans un combat classique. Il ne s'agissait pas d'espionner, mais d'assassiner de sang-froid. Gavé par les odeurs d'échoppes et le bruit de la foule, il tourna en rond en s'assurant que personne ne le suivait.

— Foutu métier ! maugréa-t-il.



Quelques minutes plus tard, sans un salut au réceptionniste, Walter Olbricht traversa le hall d'hôtel enfumé par les pipes à narguilé. Encombré de son matériel photo, il emprunta l'étroit ascenseur. Deux étages plus haut, il poussa la porte de sa chambre qui était entrouverte. Il s'immisça dans la pièce meublée à l'orientale. Soudain, il se souvint ne pas avoir réclamé ses clés à la réception et son sixième sens de guerrier aux aguets fouetta ses neurones. Mais c'était trop tard : sa pensée fut tranchée nette, comme sa gorge. L'ex-parachutiste sentit l'acier froid qui tronçonna son cou d'une oreille à l'autre, puis plus rien.

Le corps tomba. Le tapis épongea un liquide à la viscosité carmin. Oleg Bagorovski prit soin de ne pas tacher ses mocassins de cuir, achetés à prix d'or dans un magasin moscovite réservé à la *Nomenklatura**. Insensible au cadavre, il essuya le poignard sur le revers de la cravate d'Olbricht. Il remit son arme dans la ceinture de son pantalon blanc et rabattit dessus le bas de son veston. Tranquillement, il rejoignit la sortie et glissa au passage une liasse de billets américains au portier qui planait sur un nuage de haschisch.

6 FÉVRIER

MOSCOU, KREMLIN, 22 H 35

Staline tournait en rond dans son bureau du Kremlin, sa main gauche handicapée glissée dans sa poche et la droite tenant sa pipe. Il se préparait à dicter son communiqué à l'un des deux secrétaires présents en permanence en jetant un coup d'œil dehors. Dans la pénombre, la lumière de son bureau était la seule qui bravait le couvre-feu. Rassurés, les Moscovites pouvaient en distinguer la lueur : le camarade Staline veillait. Finalement, il arrêta sa marche et dit :

— À monsieur Franklin D. Roosevelt, commandant en chef des forces armées des États-Unis d'Amérique. Je vous remercie pour vos félicitations à l'occasion de la victoire des troupes soviétiques à Stalingrad. J'exprime ma certitude que la lutte conjugée des forces armées des États-Unis, de la Grande-Bretagne et de l'Union soviétique conduira bientôt à la victoire sur notre ennemi commun¹. Vous signerez simplement : J. Staline.

Le dictateur devait bien ces remerciements à Roosevelt. Le matériel américain chaussait, habillait, nourrissait et transportait l'Armée rouge, un fait qu'il

¹ Authentique.

cachait soigneusement à ses compatriotes pour s'en donner le seul crédit. Ses troupes avaient vaincu, mais à quel prix ? Staline avait fait massacrer des milliers de ses soldats pour les empêcher de céder sous la pression de l'armée de von Paulus. Stalingrad était sauvée, ainsi que sa principale route d'approvisionnement, la Volga. Et le pétrole de Bakou était définitivement inaccessible aux Allemands.

Tout cela, aucun autre que Staline n'aurait pu le faire. Lénine le jugeait trop brutal. Le père de la révolution d'Octobre n'en voulait pas pour successeur. Dans ce contexte, personne ne savait combien de morts avait causées Joseph Vissarionovitch Djougachvili dès son accession au pouvoir en 1924. Des millions, certainement. Son règne était une succession de purges. Surnommé *Koba** ou « petit père des peuples de l'URSS », pour tous, il était le camarade Staline. Manipulateur et cruel, il était le meurtre personnifié, le profil type du psychopathe paranoïaque.

Staline quitta le bureau et rejoignit ses collaborateurs dans la salle de cinéma. Le Maître s'entourait de pantins, tous veules, obséquieux et interchangeables. Religieusement, ils l'écoutaient, culs mous dans les sièges de velours de la salle de cinéma. Staline les méprisait : Kalinine, l'insignifiant, Vorochilov, chef des armées, le rampant, tout juste bon à commander un escadron. Et puis les autres... Des vers de terre. Après le visionnement du film d'actualité, il lut, puis repoussa l'édition du jour de la *Pravda*, le journal officiel du parti. Staline l'avait aseptisé de tout esprit de contestation et avait laissé le soin au NKVD d'exécuter le tiers de son personnel. Sans avertissement, Staline demanda joyeusement à Beria :

— Explique-moi comment tu as éliminé ces porcs fascistes ?

Tous fixèrent le visage pesant du chef du NKVD, Lavrenti Pavlovitch Beria. L'homme au faciès rondouillard, ayant déjà anticipé la question dans son esprit tortueux, répondit aussitôt :

— Oh ! très simple : le tuyau est venu de notre taupe infiltrée à Vinnitsa. Les Allemands lui ont demandé s'il désirait des tapis marocains. Automatiquement, nos services en ont déduit la présence d'une équipe à Casablanca. Nous avons fait le reste.

Beria se tut.

— Oui, je vois ! ajouta Staline avec un regard soupçonneux. Heureusement, nous avons déjoué cet attentat. Ce n'est pas le moment de perdre nos alliés. Je sais que Churchill a marchandé la neutralité des Turcs.

Dans les premiers mois de l'invasion, Staline avait tenté en secret de négocier avec les Allemands. Maintenant, il ne pensait plus qu'à les anéantir. Au moment de la victoire, il contemplerait Hitler dans une cage. Staline délaissa sa pipe Dunhill, alluma une cigarette et poursuivit :

— La possibilité d'une opération anglo-américaine en Méditerranée est envisagée. Mais quand ?

À ses yeux, l'assaut d'unités de la 2^e division d'infanterie canadienne, sur les plages de Dieppe, relevait de la volonté évidente des Alliés de préparer une ou plusieurs attaques d'envergure en Europe. Le débarquement de Dieppe, considéré par beaucoup de Canadiens comme un sacrifice inutile, comportait une multitude de renseignements stratégiques : évaluation de la riposte allemande, étude du terrain, des marées, des effectifs à utiliser, du soutien logistique, des appuis de l'aviation et de la marine... et estimation des pertes. La valeur inestimable de ces informations serait confirmée par la suite. Staline considérait aussi que ce raid avait le mérite de tenir en alerte des troupes

allemandes sur le front de l'ouest, loin des steppes russes. Son visage, démoniaque dans la fumée, montra soudain des traits rageurs.

— Nous avons besoin de Churchill et de Roosevelt, martela le maître du Kremlin, et tu me rapportes qu'une unité SS s'est pointée à portée de tir de ces deux imbéciles. J'en frissonne et je doute de l'efficacité de leurs services de sécurité. Alors, si nécessaire, nous allons nous en occuper !

Furieux, il se leva et bouscula tout sur son passage.

— Lavrenti Pavlovitch, tu t'arranges pour qu'il n'y ait plus de complot contre eux, hurla-t-il en pointant vers son sbire un doigt menaçant. Et ne me regarde pas avec cet air de serpent à lunettes : amène-moi ce Bagorovski !



À vingt-trois heures quarante-quatre, un courrier de Beria se pointait rue Serafimovitch et ordonnait à Oleg Bagorovski de se présenter au Kremlin. L'agent quitta donc la Maison sur les Quais, un immense complexe d'appartements érigé en 1928 pour l'intelligentsia révolutionnaire et dans lequel le NKVD mettait à sa disposition un logement confortable. Bagorovski détestait l'atmosphère généralisée de peur, de délation et de suspicion qui régnait dans l'immeuble, truffé de micros. Pour déjouer les écoutes, Bagorovski passait à plein volume les disques des discours de Staline pendant qu'il tringlait ses maîtresses.

Protégé du froid polaire par son *choubalavenki*, un manteau court fourré en peau de mouton avec le poil à l'intérieur, fabriqué spécialement pour les officiers et les troupes d'élite, Bagorovski se remémora Casablanca et le stratagème fatal aux tueurs : un coup de

fil annonçant la bombe placée à la tribune de presse et l'annulation de la séance photo, puis la strangulation et le meurtre à l'arme blanche afin que les faux journalistes parussent avoir été supprimés par des voleurs ou des sadiques. Les services occidentaux n'y avaient vu que du feu ! Sous couverture diplomatique, Bagorovski était revenu chez lui, via un train par la Turquie.

Dans le souffle glacial, ses pensées le ramenèrent au portail du Kremlin. Son dôme luisait dans la pénombre du couvre-feu. À l'intérieur, Bagorovski attendit deux longues heures que le camarade Beria daigne le recevoir. En contemplant ses bottes de feutre cousues de cuir, il fantasma sur la poitrine de Tania Petrovna Belenkova. Elle devait dormir, épuisée. Son imagination effleurait le souvenir des muscles fessiers de la blonde Tania, nue et entourée d'une écharpe de zibeline, lorsqu'un militaire lui fit enfin un signe de la main. L'écusson bleu bordé d'or de son col le désignait comme un officier de la sécurité interne. Vêtu d'un pantalon matelassé et d'une *stourmanka*, la tunique classique d'hiver de l'Armée rouge, il détonnait par l'austérité de son uniforme dans l'opulence des lieux. Il guida Bagorovski dans les couloirs. Son doigt taquinait la détente d'un pistolet-mitrailleur Chpaguine, prêt à cracher au rythme de 900 balles par minute ses projectiles de 7,62. Quand on connaissait, comme eux, les basses besognes de la grande révolution prolétarienne, l'endroit donnait l'envie de vomir. La terreur organisée, les déportations, les exécutions, tout partait d'ici.

Bagorovski présenta de nouveau sa carte rouge à un autre officier qui le délesta de son revolver de service, un Nagant, puis lui signifia d'entrer dans l'étroit couloir débouchant sur une pièce déjà ouverte. Un sous-officier à la casquette bleue et rouge du

NKVD le fouilla complètement. Il portait deux médailles sur le dessus de la poche gauche de l'uniforme, l'étoile d'or et l'ordre de Lénine. L'authentique « héros de l'Union soviétique » le poussa ensuite dans la pièce et Oleg Bagorovski sentit gicler son adrénaline : dans ce qui ressemblait à une salle de cinéma, la crème du Politburo le dévisageait ! Il reconnut Beria, mais aussi Kaganovitch et Molotov... Le vice-président du conseil des ministres, Kliment Iefremovitch Vorochilov, verre de cognac à la main, arborait sur sa veste les pattes d'épaule jaunes bordées de rouge de maréchal. Et surtout, au milieu de la fumée bleutée du tabac, plus petit qu'il ne l'imaginait, il reconnut le successeur de Vladimir Ilitch Oulianov dit Lénine, le maître absolu, l'homme d'acier en personne, Staline !

— Viens, petit, fit Staline dans un sifflement reptilien. Le camarade Beria m'a dit du bien de toi !

Le dictateur secoua sa main énergiquement en le sondant jusqu'à l'os.

— Je désirais te féliciter personnellement. Va maintenant, ordonna Staline.

Bagorovski demeura muet.

L'entrevue avait duré deux minutes. De retour sur la place Rouge, Oleg Bagorovski respira à pleins poumons l'air glacial afin de reprendre ses esprits. Il traversa la nuit en pensant à un poème de Ossip Mandelstam :

... Ses gros doigts sont pareils à des vers gros et gras,

Et son verbe est certain, assené comme un poids.

De cafards, ses moustaches qui rient

Et le cuir de ses bottes qui brillent !

Un ramas de caïds au cou mince l'entoure,

De sous-hommes il se sert et se fait une cour,

*Les uns sifflent, ou beuglent ou grognent,
Mais lui seul il tutoie, il ordonne.
Tels des fers il vous forge décret sur décret :
En plein front ! Dans les yeux ! Au bas-ventre ! En
plein nez !*

*L'échafaud, chaque fois c'est sa fête,
Et le large poitrail de l'Ossète.²*

Pour sa description réaliste de Staline, le poète Ossip Mandelstam était mort dans le camp de Kolyma. Bagorovski avait procédé à son transfert. Il le regrettait.

Cette nuit-là, de retour à la Maison sur les Quais qui donnait sur le Kremlin, juste de l'autre côté de la Moskova, Oleg Bagorovski fut incapable de dormir...



Tous les membres du Politburo étaient partis. Staline, toujours plongé dans ses interminables pensées, s'adressa à Beria :

— Que penses-tu de Bagorovski, Lavrenti Pavlovitch ?

Beria le scruta derrière ses minuscules lunettes rondes. Fiable, imaginatif et intelligent, Bagorovski était surtout un lettré. Au Kremlin, c'étaient des qualités dangereuses, souvent contre-révolutionnaires, qui en avaient mené beaucoup au goulag. Pour sa survie, Beria s'en souvenait à chaque instant.

— Oh, lui, il est exécration ! Ce crétin réfléchit juste avec sa queue. C'est un alcoolique qui ne pense qu'à trousser le jupon. Mais concédons-lui son efficacité, camarade Staline.

² Authentique.

LEXIQUE

Abwehr : en allemand : défense. Service d'espionnage.

Abwehr 2 : unité responsable des sabotages.

Abgemacht : OK.

Arrosé : fonctionnaire corrompu.

Bletchley Park : agence du décryptage des communications.

Capo : chef, parrain.

CIC : American Counter Intelligence Corps.

Derry : surnom de la ville d'Ulster : Londonderry.

Feldgendarm : police militaire.

G-2 : renseignement militaire.

Gestapo : abréviation de *Geheime Staatspolizei*. Police secrète d'État. Elle opérait en Allemagne et dans les territoires occupés.

Gottesanbeterin : mante religieuse.

GRU : renseignement militaire russe.

Hauptscharführer : adjudant SS.

IRA : armée républicaine irlandaise.

Iskra : en russe, l'étincelle. Le nom du journal fondé par Lénine lors de son exil à Genève en 1890.

Koba : l'inflexible.

Komintern : contraction de deux mots russes. Elle désignait la troisième internationale communiste (1919-1943).

Kriegsmarine : marine de guerre allemande.

Légende : terme d'espionnage pour signifier un passé mensonger créé pour dissimuler la véritable identité d'un espion.

Lehrregiment Brandenburg : régiment d'opération spéciale de l'Abwehr.

NKVD : Narodny Komissariat Vnoutrennikh Diel.

Nomenklatura : caste des hauts fonctionnaires soviétiques.

Northern : modèle de locomotive.

Oberscharführer : sergent-major SS.

Obersturmführer : sous-lieutenant SS.

Omerta : loi du silence dans le milieu italien.

Oreille : dans le langage des sous-mariniérs, l'opérateur radar.

OSS : bureau des affaires stratégiques, ancêtre de la CIA.

Prods : surnom donné par les catholiques aux protestants d'Irlande du Nord.

Scharführer : sergent SS.

Smersh : abréviation de *Smert'chpionam* : mort aux espions. service de contre-espionnage de l'armée soviétique.

Walter Bedell Smith : il devint un des premiers directeurs de la CIA.

SOE : Special Operation Executive, équivalent britannique de l'OSS.

Soldati : hommes de main de la mafia.

Storch : petit avion de liaison.

Sturmbannführer : dans les unités SS, les grades avaient un nom différent de ceux de l'armée régulière. Ce dernier correspond approximativement à celui de capitaine-commandant.



LIONEL NOËL...

... est né à Bruxelles en 1961. Il a grandi près des Ardennes belges, entouré d'un grand-père germanophone et d'une grand-mère francophone marqués par les déchirements de la Seconde Guerre mondiale. Nonobstant des études houleuses, terminées à Spa dans une école hôtelière qui fera de lui un cuisinier, il parcourt le monde jusqu'à ce que le Canada devienne son port d'attache. Son premier roman, *Louna*, lui a mérité en 2000 le premier prix Arthur-Ellis du livre policier francophone canadien.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection «Romans» / Collection «Nouvelles»

- | | | |
|-----|---|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i> | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyranaël -1) | Élisabeth Vonarburg |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyranaël -2) | Élisabeth Vonarburg |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyranaël -3) | Élisabeth Vonarburg |
| 006 | <i>La Peau blanche</i> | Joël Champetier |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 008 | <i>Lames sœurs</i> | Robert Malacci |
| 009 | <i>SS-GB</i> | Len Deighton |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyranaël -4) | Élisabeth Vonarburg |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1) | Francine Pelletier |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyranaël -5) | Élisabeth Vonarburg |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i> | Esther Rochon |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 015 | <i>Sur le seuil</i> | Patrick Senécal |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2) | Francine Pelletier |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 018 | <i>Tigane -1</i> | Guy Gavriel Kay |
| 019 | <i>Tigane -2</i> | Guy Gavriel Kay |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3) | Francine Pelletier |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1) | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i> | Esther Rochon |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i> | Guy Gavriel Kay |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i> | Joël Champetier |
| 026 | <i>Chronoreg</i> | Daniel Sernine |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i> | Joël Champetier |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i> | Yves Meynard |
| 030 | <i>Ad nauseam</i> | Robert Malacci |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F) | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales) | Esther Rochon |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1) | Natasha Beaulieu |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i> | Jacques Côté |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i> | Maxime Houde |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i> | Leona Gom |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i> | Élisabeth Vonarburg |
| 038 | <i>Firestorm</i> | Luc Durocher |
| 039 | <i>Aliss</i> | Patrick Senécal |

040	<i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	<i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Sénécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapiserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapiserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapiserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright

Collection «Essais»

001	<i>Stephen King : trente ans de terreur</i>	Hugues Morin <i>et al.</i>
002	<i>Radiographie d'une série culte : The X-Files</i>	Alain Bergeron, Laurine Spohner <i>et al.</i>
003	<i>Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française</i>	Claude Janelle <i>et al.</i>
004	<i>Le Roman policier en Amérique française</i>	Norbert Spohner

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?

VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

Extrait de la publication

OPÉRATION ISKRA
est le quatre-vingt-dixième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en février 2010
pour le compte des éditions



Extrait de la publication

EN AOÛT 1943, LA « CONFÉRENCE DE QUÉBEC » A RÉUNI DANS LA VIEILLE CAPITALE LE PRÉSIDENT AMÉRICAIN, FRANKLIN D. ROOSEVELT, LE PREMIER MINISTRE DE LA GRANDE-BRETAGNE, WINSTON CHURCHILL, ET LEUR HÔTE, LE PREMIER MINISTRE CANADIEN MACKENZIE KING...



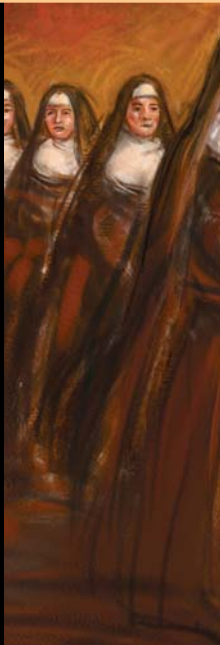
Opération ISKRA

Comme la Conférence permettra de finaliser les plans du grand débarquement des Alliés en Europe, Joseph Staline a été invité à y participer. Mais le maître du Kremlin n'ira pas à Québec: de fait, ses services secrets l'assurent qu'Adolph Hitler va envoyer sur place un commando chargé d'assassiner les chefs d'État.

Ne pouvant mettre en garde ses alliés sans dévoiler ses sources, Staline lance l'opération *Iskra*. Aussitôt, à Boston, Egan O'Shea, un Irlandais alcoolique, chahuteur et polyglotte récemment recruté par l'OSS, est « contacté » par un membre du contre-espionnage soviétique.

Ce que O'Shea apprend force ses supérieurs à l'envoyer au Canada afin d'enquêter sur une possible infiltration allemande. Se faisant passer pour un journaliste, O'Shea entreprend ses recherches avec l'aide du lieutenant Anne Doucet, « journaliste » elle aussi, mais la présence de la séduisante jeune femme n'enchantait guère l'irascible Irlandais, car Doucet est aussi têtue que lui!

À Montréal, puis à Québec, les deux agents tentent nuit et jour de débusquer le commando allemand... Mais comment trouver les tueurs qui le composent sans connaître ni leur physiologie, ni leur couverture... et encore moins de quelle façon ils ont prévu assassiner Churchill et Roosevelt?



TEXTE INÉDIT



14,95 \$

9 782896 154005 Extrait de la publication 8,90 € TTC